

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 2

Artikel: Musiques militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 11 janvier 1919. — Musiques militaires. — Iena dai zotre iadzo (D.). — Aux grimpeurs, suite et fin (F. de Morsier). — Les vieux poètes (Panard). — Dans les archives de Cossonay. — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel).

MUSIQUES MILITAIRES

MONSIEUR Gustave Doret vient de publier chez Henn, à Genève, un petit livre qui, sous le titre trop modeste de *Lettres à ma nièce sur la musique en Suisse, 1917-1918*, est une pure merveille de fine psychologie, d'humour délicat, de profonde science musicale — ce que personne, du reste, n'ignore — de judicieuse observation et de sincère et sain patriotisme. Ecrit d'une plume alerte, élégante et familière, ce petit livre vous séduit dès l'abord, si bien qu'on ne le repose qu'arrivé au mot « fin ». Et l'on regrette d'être déjà au bout. Ah ! puisse-t-il faire son chemin — il le fera sûrement — dans les milieux auxquels il s'adresse tout particulièrement et qui sont à même d'en tirer tout le profit désirable.

Nous n'en disons pas plus long. Qu'on nous permette plutôt d'en citer quelques lignes, empruntées à la « Septième lettre », datée d'avril 1918 et qui a trait aux musiques militaires.

... Plus tard — presque demoiselle — vous souvenez-vous de cette matinée passée dans la cour d'une des casernes de la banlieue parisienne ? Le chef de la musique du régiment nous avait conviés pour nous faire entendre la transcription pour musique militaire d'une longue partition que vous connaissez bien. Durant cette répétition-audition, le vieux colonel du régiment nous rejoignit et crut devoir nous exposer ses théories d'esthétique musicale : il détestait la musique, disait-il. « Mais, ajoutait-il, parlez-moi de marches bien sonnantes, avec beaucoup de cymbales. Le chapeau chinois ! Vous connaissez, Monsieur, le chapeau chinois ? Superbe ! » Ni vous ni moi, à ce moment-là, ne pouvions comprendre qu'on pût s'intéresser avec passion à une marche militaire, formule qui nous paraissait synonyme de vulgarité. Mais voici, la guerre est venue : elle vous surprit en Suisse, comme moi. Vous avez vu, dans la nuit tragique, les hommes armés descendre de la montagne, se réunir sur la place du village, pour gagner les places de mobilisation. Moi-même, j'ai endossé le vieil uniforme que je pensais, comme beaucoup de camarades, abandonné pour toujours. Alors, qui n'a compris, le jour du serment au drapeau, la signification d'un vieux refrain, bien sonnante, et des beaux coups de cymbales, comme disait le vieux colonel français ? Jusqu'à ce jour, une certaine ironie, disons même un certain mépris, entourait nos musiques militaires suisses, mal entraînées et si peu organisées qu'on se demandait par quel miracle elles pouvaient de temps en temps donner quelques illusions. Au départ des bataillons, dans l'atmosphère angoissante qui pesait sur tous, on a senti l'importance de leur rôle, on a réalisé, en un instant, la responsabilité qui leur incombait, de soutenir le moral aussi bien de la troupe que des civils bouleversés par l'émotion. Serait-ce l'invasion ? Com-

bien, parmi tous ces jeunes qui partaient, reviendraient ? — Les musiques militaires répondaient : Allons-y ! Marchons ! Courage ! Nul ne franchira nos frontières ! Vous, les civils, vous n'avez rien à craindre, nous arriverons à temps là-bas ; s'il le faut, nous y donnerons notre vie pour le pays. Heures inoubliables, où les sourires cherchaient à voiler la plus profonde angoisse ! Qui, parmi les artistes, pensait aux lutes et aux diverses tendances musicales ? Qui songeait à défendre les futuristes ou les traditionalistes ?

Puis le danger immédiat s'est écarté : nos troupes, en première et seconde lignes, s'entraînaient avec un zèle et un sentiment du devoir qui resteront dans l'avenir, pour ceux de l'arrière, un souvenir, fait d'admiration et de reconnaissance. Et l'on n'oublia pas l'effet prodigieux qu'avait produit le premier jour la musique militaire. On s'intéressa vivement à nos musiciens de troupes et l'on chercha à remédier, dans la mesure du possible, au manque d'organisation. Tirer des éléments réglementaires le maximum d'effet par un travail méthodique, tel fut le problème qui s'imposa. Qui m'eût dit, il y a cinq ans, que je me passionnerais à collaborer à cette régénération des musiques militaires de mon coin de pays.

Ah ! si tous les chefs militaires voulaient bien détester la musique comme le vieux colonel français et aimer avant tout les marches bien sonnantes et les beaux coups de cymbales guerrières ! Le reste viendrait tout seul, naturellement...

Oh ! mais, arrêtons-nous ; nous allons copier tout le chapitre. Lisez-le, plutôt. Vous ne sauriez mieux faire.

AUX GRIMPEURS

Une ascension
sur le toit de la maison des Ursins...

II

LA, nous eûmes la joie de trouver Christian et ses compagnons arrivés aussi sains et saufs. Ils avaient fait tant diligence que la baraque d'abri avec laquelle ils voulaient nous surprendre était presque achevée. Sa position était magnifique. Elle dominait la montagne de fumier, la cour presque entière, la cheminée, le grand pré et même les arbres de l'horizon qui déjà s'abaissaient pour nous révéler des beautés d'un ordre supérieur, dont nous aurions la jouissance entière, si notre étoile nous permettait d'y plonger nos regards depuis le sommet, objet de nos vœux. Plus près de nous et presque à nos pieds, l'étang déployait sa nappe tranquille et azurée ; on le reconnaissait à son éclat brillant ; il se dérobait en partie derrière le toit du four qui paraissait bien bas au-dessous de nous. Nous cherchions à distinguer le bruit de la fontaine, mais malgré l'attention de nos guides, je ne puis affirmer l'avoir entendu.

Ici je m'aperçus d'une étourderie inexcusable ; le croiriez-vous lecteur ?... J'avais oublié une lunette d'approche. Qu'il me soit permis de

rappeler ici aux voyageurs futurs qui me lisent, qu'une lunette est un objet de première utilité dans une ascension sur les hauteurs. Heureusement pour moi, cet oubli n'eut pas de conséquences. Christian avait pensé à en prendre une, et comme je me désolais, il la tira de sa poche et me la tendit. Mais un nouveau désappointement nous attendait : nous avions fait un déjeuner solide avec nos provisions, et nous nous étions remis en marche depuis un quart d'heure, lorsque Christian s'aperçut qu'il n'avait plus son baromètre. C'est lui qui était chargé de ce précieux instrument, et il l'avait oublié à la dernière station où nous l'avions tiré de son étui pour prendre la hauteur. Il ne fallait guère moins de demi-heure pour retourner le chercher et revenir. Cependant, j'insistai, et pendant que Christian retournait en arrière, nous nous arrêtâmes pour herboriser.

Nous nous mîmes aussi à examiner avec soin la nature de la pente par laquelle nous étions parvenu. A la neige qui y séjournait une longue partie de l'année et même fort tard dans le printemps, avait succédé une végétation pleine de richesse. Des mousses, des lichens, des champignons s'y trouvaient par touffes abondantes.

Le règne animal nous fournit aussi son tribut d'individus précieux et inconnus dans nos plaines ; je citerai, outre des œufs nombreux de divers espèces, une riche collection d'insectes, parmi lesquelles il faut mentionner quelques belles espèces de papillons.

Nous étions encore plongés dans cet examen quand Christian nous rejoignit avec le précieux baromètre. Il apportait, en outre, un oiseau rare qu'il avait surpris dans son nid ; son magnifique plumage me le fit reconnaître pour une hirondelle, et après quelques hésitations, je la classai à tout hasard dans l'espèce « *hirundo tégulæ* » (hirondelle des toits).

L'heure avançait ; quelques nuages apparaissaient au midi ; il fallait se hâter. Nous reprîmes promptement notre ordre de marche, forçant le pas pour regagner le temps perdu. La marche commençait à devenir très pénible ; la couleur éblouissante des tuiles qui étaient désormais dépourvues de végétation — nous étions au-dessus de la région des arbres — et qui avaient été récemment posées — on ne pouvait en douter — occasionnait une reverberation fatigante pour les yeux. Mes lunettes vertes ne pouvaient entièrement me garantir ; la pente aussi devenait raide et le souffle commençait à nous manquer.

Christian, un peu en avant, nous encourageait ; il nous montrait le pommeau étincelant de fer blanchi, but brillant de notre entreprise. Il assurait qu'il ne nous fallait pas un petit quart d'heure pour l'atteindre. Nous redoublons d'efforts. Tout-à-coup un bruit violent se fait entendre sur notre gauche ; il est suivi d'un long tonnerre, comme ferait une masse qui est entraînée. Christian, le couvreur, vieilli dans l'expérience de son état, crie : « Une avalanche ! » Il nous jette une corde. Nous nous arrêtons, et